

MES SOUVENIRS D'ATATÜRK

BLANCO VILLALTA

Un concours de circonstances inespérées m'amènèrent un jour, déjà lointain, en 1930, dans ce pays qui allait jouer un rôle si important dans ma vie, et que j'aima comme une patrie d'élection: la Turquie.

Je suis argentin, mais j'appartiens à une ancienne famille espagnole, et du côté de ma mère j'ai du sang des indiens des plaines de mon pays. J'aurais continué la tradition hérité de mon père et mon aieul, en suivant la carrière médicale. Mais mon père médecin était aussi un pianiste remarquable et un sculpteur d'une grande renommée. A Paris, pendant ses études de perfectionnement en médecine, il eut la chance de fréquenter l'atelier de Bourdel. Il en resulta qu'il découvrit dans la plastique des objectifs définis. Toutefois, jamais il n'imita les oeuvres de l'école française, au contraire, il profita de la technique qu'il venait d'apprendre pour traiter des thèmes nationaux argentins, comme le "gaucho", l'homme qui lutta pour l'indépendance et la souveraineté argentines, les héros nationaux, nos chevaux.

Son prestige personnel lui permit d'accéder à la carrière diplomatique; et ma mère, mes soeurs et moi - j'avais seulement onze ans - nous partîmes pour le Mexique, puis la Norvège, la Hongrie et plus tard la Turquie, où mon père exerça pendant cinq années la charge de Consul Général à Istanbul. A cette époque - là, il n'existait pas de représentations diplomatiques entre nos deux pays. A Istanbul, où je travaillais comme employé administratif, je fus désigné Vice-consul. C'était le commencement de ma carrière diplomatique. Pendant une année, en l'absence de mon père, j'exerçai la fonction de chargé du Consulat Général.

La Turquie m'intéressa profondément, bien plus que par la beauté de ses paysages, par l'épopée que son peuple venait de vivre, sous la conduite d'un homme exceptionnel, le Gazi Mustafa Kemal. Sa personnalité me fascina et je commençai à lire autant que je pus sur ses exploits et ses idées.

J'eus l'opportunité de le connaître personnellement, puisque dans ces années - là, très peu d'Ambassades avaient déjà bâti leurs résidences à Ankara, et une grande partie de la vie diplomatique se déroulait à Istanbul. Nous fûmes invités, maintes fois, à des réceptions officielles, où j'éprouvai l'émotion et eus l'honneur de lui serrer la main et d'échanger des brèves phrases. Je n'oublierai jamais la noblesse et en même temps la simplicité de sa façon de traiter les gens, beaucoup moins j'oublierai le regard de ses yeux bleu - gris clair, avec des prunelles transperçantes. Tous ceux qui voyaient ses yeux et ce regard immortel, comprenaient, tout de suite, qu'ils étaient en présence d'un homme génial. C'était un regard plus profond que le temps. En vérité, je ne sais pas si je pourrais m'exprimer: regarder ses yeux, c'était comme voir un horizon lointain.

Souvent je le voyais au Park Hôtel, dans le sous - sol, où les soirs on dînait et dansait. Le Gazi se plaisait parfois à inviter des amis et même des étrangers à sa table, et il aimait danser: c'était une de ses façons de démontrer qu'il n'y avait pas de raisons pour que les habitudes occidentales ne soient pratiquées en Turquie. Moi, j'ai la passion de la danse, et spécialement du tango, très en vogue à cette époque à Istanbul, "le tango de Bianco", comme on l'appelait en l'honneur de la célèbre orchestre argentine, qui visita la Turquie.

Le Gazi suivait mes pas de tango quand je passais devant sa table et il avait appris le véritable rythme de cette danse argentine. Toujours, il me saluait avec un bref mais très amical sourire et, dans certaines occasions, nous échangeâmes de courtes phrases, en français, des phrases usuelles, mais qui me permirent de sentir, encore une fois, la magie de son regard.

Ceux qui n'ont pas eu le privilège de le connaître, difficilement pourront comprendre que dans ces moments - là, cinq ou six années avant sa mort, même entouré d'une lumineuse auréole de héros militaire, de réformateur, d'homme d'Etat, de créateur d'une nouvelle Nation, il était encore un homme, comme tous les autres. Après, quand il traversa les hautes portes de bronze de l'immortalité et de la gloire éternelle, il se transforma en un être surnaturel, planant sur l'humain. Pour moi il continue d'être un homme, l'homme que j'ai connu. Sa grandeur consiste dans sa condition humaine: en ce que, tout en étant un homme, seulement un homme, et donc

accessible à la douleur, à l'angoisse et limité par ses possibilités humaines, il a su achever une oeuvre aussi gigantesque.

Il avait profondément le sens de l'humain, et il l'exprima d'une façon lapidaire: "Un jour mon corps se réduira en cendre, mais mon oeuvre - la République - elle vivra à jamais".

Le grand écrivain Mme Halide Edip Adivar, qui s'éloigna à un moment donné de Mustafa Kemal, pour des motifs politiques, a rendu l'un des plus grands hommages au héros national. Dans son livre *The Turkish Ordeal*, elle raconte sa visite à Kemal dans une maison à moitié détruite dans le village d'Alagöz, près de Polatli, peu de temps avant la bataille de la Sakarya; elle écrit: "... l'aide de camp du Paşa me conduit à la chambre de celui-ci: elle seule avait une lampe à acétylène. Mustafa Kemal s'est mis debout. Sa côte lui cause encore, évidemment, beaucoup de douleur, puisqu'il marche avec difficulté et s'appuie contre la table de bois placée dans la chambre. Je marche vers Mustafa Kemal le coeur plein de vénération. Dans cette humble maison d'Anatolie, il incarnait la résolution des jeunes prêts à mourir, pour que la Nation pût vivre. Aucun palais, ni titre, ni pouvoir le feront plus grand de ce qu'il était dans cette chambre, d'où il allait mener les turcs à la lutte suprême pour éviter l'anéantissement. Je m'approche de lui et lui embrasse la main".

A Istanbul j'étais très jeune alors et jamais il ne m'était venu l'idée que je pourrais devenir un écrivain. Malgré cela, quand je retournai en Argentine, et pus comprendre comment la Turquie et son peuple étaient si peu connus, et la façon dont les légendes noires sur ce pays étaient prises au sérieux, j'écrivis des articles dans des journaux importants et j'eus le courage de publier mon premier livre *Le Peuple Turc* en 1935, où il y avait un chapitre sur la biographie du Gazi. L'année suivante, quand mon premier livre était déjà épuisé, ce qui montre l'intérêt de l'Argentine et de l'Amérique latine pour la Turquie, je publiai les *Tableaux de l'Istanbul Actuelle*: tableaux de la ville que Tevfik Fikret appela "La reine, l'éternelle enchantresse de l'Orient".

Pendant ce temps - là je continuai l'oeuvre qui m'obsédait: exposer dans un livre la figure vivante, la pensée authentique, la véritable personnalité d'Atatürk, stratège et homme d'Etat révolutionnaire et progressiste, à l'esprit sincèrement démocratique, mais

ayant en même temps, la fermeté extrême de l'homme qui connaît son chemin et a foi en l'avenir. L'histoire universelle a reconnu qu'il ne s'est pas trompé.

Je lus tout ce qui avait été écrit en faveur ou contre le Gazi, et tous les discours qu'il prononça et les déclarations qu'il fit et qui furent enregistrés. En novembre 1938, quand les télégrammes annonçaient la progression de la maladie, dont il était atteint, j'étais en train d'achever mon livre. Bien entendu, la mort du grand homme me causa une énorme affliction.

Le livre était écrit, mais il était encore nécessaire de trouver un éditeur, ce qui n'est jamais facile, surtout en Argentine, puisque le thème était un personnage très éloigné de notre monde latino-américain. Un autre inconvénient consistait dans le fait que le livre était très long et devait être publié en deux volumes.

Après nombre de démarches et d'entrevues, et au moment où je sentais le poids de la frustration, le directeur d'une grande maison éditrice, la "Claridad", s'intéressa à Atatürk; il m'appela et me dit que, si de ces deux volumes j'en faisais un seul de 550 pages, il le publierait tout de suite.

Donc, je dus réduire les deux volumes, de près de 800 pages en total, aux dimensions voulues. A part le terrible effort de synthèse, j'éprouvais la douleur de supprimer des données d'un très haut intérêt; mais dans un mois le livre était prêt et je le présentais à l'éditeur. Il m'assura que ce qu'il avait perdu en étendue il l'avait gagné en force expressive, et que la figure d'Atatürk en résultait plus vivante et marquante. Au début du 1939, au mois de février, je crois, parut la première édition, laquelle eut une répercussion bien au delà de toute attente; les éditions se suivirent et l'on estime qu'au total furent publiés plus de quatre-vingt mille exemplaires. La critique, pas seulement en Argentine, mais en toute l'Amérique latine fut extrêmement enthousiaste.

Je savais que ce n'était pas ma prose qui comptait: j'étais trop jeune et j'écrivais dans un style journalistique, avec le moins d'adjectifs possible. C'était le fait d'avoir détaché la figure vivante du grand réformateur qui importait. Celle-ci était ma mission.

Comme j'écrivais dans d'importants journaux, le principal de l'Argentine, je pense, "La National" me demanda d'écrire une

longue bibliographie d'Atatürk, à l'occasion de sa mort, et la publia dans l'édition littéraire du 27 novembre 1938.

Plus tard, je fis pour l'Université Nationale de La Plata, une étude sur la "Littérature Turque", qui fut publiée. En 1940, la même maison éditrice "Claridad" me publia un livre assez long sur la "Littérature turque contemporaine", qui eut un succès particulier, puisqu'on ignorait totalement la valeur de la littérature turque, qu'on supposait être une imitation de la persane et de l'arabe. La très haute valeur des poètes, romanciers, essayistes et écrivains dramatiques, n'était pas connue. J'eus la chance d'être le premier écrivain qui traduisit en espagnol (du français et parfois de l'anglais), et fis connaître en Amérique latine, des poèmes de Mevlana, de Fuzuli, de Nedim, des pages d'Abdülhak Hamit, en particulier de "Tarık", des écrivains du "Serveti fünun" et du "Fecri Atı", du Turanisme (à remarquer le roman *Yeni Turan* de Halide Edip). Parmi les romanciers contemporains, je traduisit et fis une esquisse, comme pour tous les autres, du notable romancier Yakup Kadri Karasosmanoğlu et de son magnifique roman *Nur Baba*, d'Ömer Seyfettin, de Peyami Safa, de Samipaşazade Sezayi et de son roman *Sergüzeşt*, de Halide Edip Adıvar et de ses romans *Ateşten Gömlek* et *Vurun Kahpeye*, de Aka Gündüz, de Halit Ziya (*Aşkî Memnu*), de Reşat Nuri Güntekin (*Çalı Kuşu*), et d'autres. Parmi les essayistes: Falih Rıfki Atay (Eski Saat et Roman); Ahmet Haşim, dont le talent littéraire fut très admiré en Argentine, et Abdülhak Şinasi ("Les yalis" et d'autres essais). Parmi les poètes j'avais l'embarras du choix. Je citerai ceux dont j'ai publié des travaux: Ahmet Haşim, Yahya Kemal Beyatlı, dont un seul poème sert à le définir: "Haute mer"; Ziya Gökalp, Necip Fazıl Kısakürek, dont un poème ("Kaldırımlar") fut publié dans plusieurs revues littéraires. Je fus le premier à faire une étude et à traduire poèmes et oeuvres de théâtre de Nazım Hikmet, en 1940; ses poèmes, comme "Salkım Söğüt", "Yalınayak" et d'autres prirent place dans le répertoire de plusieurs déclamateurs. Je fis aussi une traduction de l'oeuvre théâtrale *Bir Ölü Evi*. Il serait trop long de parler des poètes turcs que je traduisis et fit connaître en Amérique latine, le long des années, mais Ahmet Muhip Dranas, Necip Fazıl Kısakürek, Kemalettin Kami, Yaşar Nabi, Behçet Kemal, Bedri Rahmi Eyüboğlu, sont particulièrement appréciés par les intellectuels de l'Amérique latine. Ils témoignent de la grandeur de la pensée turque.

Je regrette que jusqu'à présent aucun prix Nobel pour la littérature n'ait été adjugé à la Turquie: Yaşar Kemal, poète exceptionnel, romancier, auteur théâtral, l'inoubliable auteur de *Mehmet my Hawk* etc., aurait été un Prix Nobel, universellement approuvé.

Plus tard, l'Institut d'Etudes Supérieures de Buenos Aires, publia le cours donné par moi sur la Turquie, sous le titre "Le Miracle Turc".

Dernièrement, en 1974, Le Musée National D'Art Oriental de Buenos Aires, publia une conférence prononcée dans le Musée National des Beaux Arts, sur le thème "Art et Littérature des Turcs", avec projection de 120 diapositives en couleur sur la miniature turque. Ma femme, la poétesse Manuela de Blanco Villalta, lut des morceaux de la littérature turque, en commençant des stèles de l'Orhun, de Kültigin et de Bilge Kağan, jusqu'aux poètes contemporaines.

L'étude où je propose une nouvelle thèse sur l'origine ethnique des turcs, différente de la thèse officiellement acceptée, fut traduite en turc par l'Ambassadeur Mustafa Kenanoğlu, et mérita l'honneur d'être publiée par la Türk Tarih Kurumu dans *Belleten*, en 1976, sous le titre "Türklerin Sanat ve Edebiyatı".

Ce qui est vraiment curieux c'est qu'en Turquie on n'était pas au courant de la publication de ma biographie sur Atatürk, la première, publiée peu de mois après sa mort.

En 1973, je fus désigné par le Gouvernement Argentin, président de la délégation à la célébration du cinquantième Anniversaire de la proclamation de la République. A la veille du jour où son Excellence le Président Fahri Korutürk, j'eus la chance de lui faire parvenir, par l'entremise de notre Ambassade à Ankara, un exemplaire de la dernière édition de mon *Atatürk*.

Le jour suivant, quand mon tour arriva de présenter mes hommages à Son Excellence le Président, il me dirigea des phrases pleines de sympathie. Plus tard, il fit lire le livre par l'Ambassadeur à Rome, qui parlait très bien l'espagnol, et en vertu de son rapport, très généreux, où il montrait sa surprise du fait que ce livre n'avait pas été écrit par un turc, le Président Korutürk disposa qu'il fut traduit, en anglais par l'intermédiaire du Ministère des Affaires Etrangères de Turquie. Le traducteur, un excellent traducteur, fut Mr. William Cambell, du British Council d'Ankara.

Le Président de la Türk Tarih Kurumu, Prof. Enver Ziya Karal, s'intéressa à l'oeuvre, qui après une étude réalisée par un groupe de membres hautement qualifiés de cette institution, fut approuvée et publiée par cette prestigieuse Société créée par Atatürk. C'est l'unique biographie du Fondateur de la Nouvelle Turquie, que cette Institution a publiée, dans sa collection "Atatürk ve Yeni Türkiye".

En réalité il y a eu un grand malentendu, en ce qui concerne la première biographie écrite sur Atatürk après sa mort. Lord Kinross, en 1964, c'est à dire 26 ans après le décès d'Atatürk. Et son époque historique, écrivit une biographie du grand citoyen. En Europe et aux Etats-Unis, on croyait que celle-ci était la première biographie d'Atatürk publiée après sa mort, et ainsi s'exprime un autre auteur anglais, Noel Barber, dans son livre "*Les Seigneurs de la Corne d'Or*", où prend place une brève biographie peu agréable d'Atatürk.

Quelqu'un a dit qu'il y a une différence entre la biographie de Toutankhamon écrite par un contemporain de ce pharaon, et celle écrite devant sa momie.

Le malentendu est dû au fait que la langue espagnole n'est pas universelle comme la langue anglaise, mais j'espère que maintenant, grâce aux circonstances qui m'ont amené en Turquie et grâce surtout à l'esprit éclairé du Président Korutürk et à l'intérêt de la Türk Tarih Kurumu, mon livre pourra avoir une diffusion mondiale: nous venons de célébrer le centenaire de la naissance d'Atatürk et l'Unesco vient de demander aux pays membres qu'un hommage mondial soit rendu au grand citoyen.

Ma grande ambition est de voir ma biographie traduite en turc: je désire que les nouvelles générations turques lisent mon livre et voient Atatürk comme un génie, mais aussi comme un homme, un turc uni au destin permanent des turcs, pas comme un mythe.

Je ne pourrais terminer cet article sans me souvenir de Santiago Chierico, sculpteur argentin qui, par l'étude des portraits d'Atatürk et par la lecture de mon livre, réalisa un buste du père des turcs, sur demande de la collectivité turque en Argentine, qui m'en fit cadeau.

Quand en 1975 je présenta mes lettres de créance comme Ambassadeur au Président Korutürk, je lui fis cadeau de l'oeuvre de San-

tiago Chierico. Monsieur le Président considéra qu'il s'agissait d'une des plus réussies interprétations d'Atatürk à son âge mûre. Il le donna à l'Etat et le fit placer dans une place d'honneur au Palais de Çankaya.

Nous les argentins, nous sommes orgueilleux d'avoir démontré au peuple turc, par divers moyens, qu'entre nous et eux, malgré la distance, nous avons su jeter un pont d'amitié.